

Et si nous reproduisons ce récit, nous nous ne savons s'il est authentique, et que nous ne savons pas si le premier ne comprendre en quel sens on peut dire que la mémoire devient de
écrits et même assez anciens. Que lui en restait-il, s'il était brusquement séparé des siens, transporté dans un pays où on ne parle pas sa langue, où ni dans l'aspect des gens et des lieux, ni dans les coutumes, il n'a
i, qu'il se sentait à l'individu, et de sectionner d'abord tous les liens qui le attachent à la société, de ses semblables. Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, ce
nombre de souvenirs que nous avons évoqués à l'occasion de nos apports directs et indirects avec d'autres
mémoire que pour épandre à des questions que les autres nous posent, ou que nous supposons qu'ils pourraient nous poser, et que d'ailleurs, pour y épandre, nous nous plaçons à leur point de vue, et nous nous envisage
fais pourquoi ce qui est vrai d'un grand nombre de nos souvenirs ne le serait-il pas de tous ? Le plus souvent, si je me souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur. Dans ces cas au moins, le appel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a pas à chercher où ils sont, où ils se conservent, dans mon cerveau, ou dans quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils m
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan
qui constituent un moment autour de lui le groupe et le milieu d'où il a été arraché. Cet exemple n'est qu'un cas limite. Mais si nous examinons d'un peu plus près de quelle façon nous nous souvenons, nous reconnais
sement lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les appellent. On est assez étonné lorsqu'on lit les traités de psychologie où il est traité de la mémoire, que l'homme y soit considéré comme un être isolé.
s'ont tenu à l'individu, et de sectionner d'abord tous les liens qui le attachent à la société, de ses semblables. Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, ce
nombre de souvenirs que nous avons évoqués à l'occasion de nos apports directs et indirects avec d'autres hommes. Nous verrons que, le plus souvent, nous ne faisons appel à notre mémoire que pour épandre à des que
us poser, et que d'ailleurs, pour y épandre, nous nous plaçons à leur point de vue, et nous nous envisageons comme faisant partie du même groupe ou des mêmes groupes qu'eux. Mais pourquoi ce qui est vrai d'un grand n
souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur. Dans ces cas au moins, le appel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a
quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils me sont appelés du dehors, et que les groupes dont je fais partie m'offrent à chaque instant les moyens de les reconstruire. A condition que je me tour
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan
qui constituent un moment autour de lui le groupe et le milieu d'où il a été arraché. Cet exemple n'est qu'un cas limite. Mais si nous examinons d'un peu plus près de quelle façon nous nous souvenons, nous reconnais
sement lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les appellent. On est assez étonné lorsqu'on lit les traités de psychologie où il est traité de la mémoire, que l'homme y soit considéré comme un être isolé.
s'ont tenu à l'individu, et de sectionner d'abord tous les liens qui le attachent à la société, de ses semblables. Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, ce
nombre de souvenirs que nous avons évoqués à l'occasion de nos apports directs et indirects avec d'autres hommes. Nous verrons que, le plus souvent, nous ne faisons appel à notre mémoire que pour épandre à des que
us poser, et que d'ailleurs, pour y épandre, nous nous plaçons à leur point de vue, et nous nous envisageons comme faisant partie du même groupe ou des mêmes groupes qu'eux. Mais pourquoi ce qui est vrai d'un grand n
souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur. Dans ces cas au moins, le appel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a
quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils me sont appelés du dehors, et que les groupes dont je fais partie m'offrent à chaque instant les moyens de les reconstruire. A condition que je me tour
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan

Etudes et Documents

n° 43 - 2024

lais pourquoi ce qui est vrai d'un grand nombre de nos souvenirs ne le serait-il pas de tous ? Le plus souvent, si je me souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, qu
vrents n'a rien de mystérieux. Il n'y a pas à chercher où ils sont, où ils se conservent, dans mon cerveau, ou dans quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils m
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan
qui constituent un moment autour de lui le groupe et le milieu d'où il a été arraché. Cet exemple n'est qu'un cas limite. Mais si nous examinons d'un peu plus près de quelle façon nous nous souvenons, nous reconnais
sement lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les appellent. On est assez étonné lorsqu'on lit les traités de psychologie où il est traité de la mémoire, que l'homme y soit considéré comme un être isolé.
s'ont tenu à l'individu, et de sectionner d'abord tous les liens qui le attachent à la société, de ses semblables. Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, ce
nombre de souvenirs que nous avons évoqués à l'occasion de nos apports directs et indirects avec d'autres hommes. Nous verrons que, le plus souvent, nous ne faisons appel à notre mémoire que pour épandre à des que
us poser, et que d'ailleurs, pour y épandre, nous nous plaçons à leur point de vue, et nous nous envisageons comme faisant partie du même groupe ou des mêmes groupes qu'eux. Mais pourquoi ce qui est vrai d'un grand n
souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur. Dans ces cas au moins, le appel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a
quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils me sont appelés du dehors, et que les groupes dont je fais partie m'offrent à chaque instant les moyens de les reconstruire. A condition que je me tour
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan
qui constituent un moment autour de lui le groupe et le milieu d'où il a été arraché. Cet exemple n'est qu'un cas limite. Mais si nous examinons d'un peu plus près de quelle façon nous nous souvenons, nous reconnais
sement lorsque nos parents, nos amis, ou d'autres hommes nous les appellent. On est assez étonné lorsqu'on lit les traités de psychologie où il est traité de la mémoire, que l'homme y soit considéré comme un être isolé.
s'ont tenu à l'individu, et de sectionner d'abord tous les liens qui le attachent à la société, de ses semblables. Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, ce
nombre de souvenirs que nous avons évoqués à l'occasion de nos apports directs et indirects avec d'autres hommes. Nous verrons que, le plus souvent, nous ne faisons appel à notre mémoire que pour épandre à des que
us poser, et que d'ailleurs, pour y épandre, nous nous plaçons à leur point de vue, et nous nous envisageons comme faisant partie du même groupe ou des mêmes groupes qu'eux. Mais pourquoi ce qui est vrai d'un grand n
souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur. Dans ces cas au moins, le appel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a
quelque éduité de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils me sont appelés du dehors, et que les groupes dont je fais partie m'offrent à chaque instant les moyens de les reconstruire. A condition que je me tour
condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tous les cas ? C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et
individuelle se place dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir. On comprendra que notre étude s'ouvre par un et même deux chapitres consacrés au éve 1, si l'on remarque que
qui assemble, au moins en partie, à celui où il vivrait s'il n'était en contact et en apport avec aucune société. A ce moment, il n'est plus capable et il n'a plus besoin d'ailleurs de s'appuyer sur ces cadres de la mémoire co
me devient la mémoire individuelle lorsque cette action ne s'exerce plus. Comme nous feuilletons, dernièrement, un ancien volume de Magasin pittoresque que, nous y avons lu une histoire singulière, celle d'une jeune fille
te put savoir où elle était, née, ni d'où elle venait. Elle n'avait gardé aucun souvenir de son enfance. En apprenant les détails donnés par elle aux diverses époques de sa vie, on suppose qu'elle était née dans le nord
te de se souvenir dans la seconde de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il a éprouvé, et qu'il se appelait sans peine, dans la première. Pour que quelques souvenirs incertains et incomplets apparaissent, il faut que, dan

Gouverner la vie sans patron
Une communauté rurale après la plantation
(Salta, Argentine)
Gala Huilén Agüero

Centre
Maurice
Halbwachs

Gouverner la vie sans patron

Une communauté rurale après la plantation (Salta, Argentine)

Dr. Gala Huilén Agüero

*Exposé introductif de soutenance en anthropologie sociale et ethnologie,
École des hautes études en sciences sociales, en cotutelle avec l'Université de Buenos Aires
ENS, Campus Jourdan, Paris, le 25 septembre 2023*

Thèse dirigée par Benoît de L'Estoile, en co-direction avec Mariano Perelman

gala.h.aguero@gmail.com

Aujourd'hui, le 25 septembre, est le jour de la Vierge de San Nicolás, patronne du village d'étude de ma thèse, autour de laquelle une bonne partie de ce travail s'est construit et à laquelle mes interlocuteurs tiennent tout fortement. C'est justement un de mes interlocuteurs qui m'a fait remarqué ceci lors de notre dernier échange. Le fait que ma soutenance ait lieu le même jour que la célébration de la Vierge était-il un résultat du hasard ? Pas pour lui. Il s'agirait plutôt d'un signe que tout se passerait bien et que la « *virgencita* » accorde sa bénédiction à cette soutenance.

Construire et reconstruire la problématique

Cette thèse interroge la reconfiguration des rapports sociaux et des modalités d'organisation de la vie collective d'un village à Salta au nord de l'Argentine, à la suite de la disparition du système de patronage tenu par des exploitants agricoles dans des petites plantations de tabac.

Je me suis particulièrement intéressée aux manières dont les habitants les plus anciens attachés jusqu'à récemment à un rapport de dépendance auprès des patrons-exploitants, prennent position face au départ de ces derniers et à l'arrivée de nouveaux acteurs politiques à la suite d'une rapide urbanisation.

Face au vide d'autorité laissé par les patrons, et face à une présence de plus en plus importante des politiciens externes au village, les célébrations catholiques sont devenues l'espace où maintenir la tradition, mais aussi où leurs organisateurs peuvent se positionner comme figures d'autorité locale, légitimer leur capacité à représenter « la communauté » et proposer ainsi de nouvelles formes de faire le monde et de faire communauté sans patron.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais vous présenter une anecdote de mon terrain, afin de vous présenter par la suite les éléments centraux qui constituent ma problématique :

Lors d'une célébration religieuse familiale, le prêtre cite soudainement des personnages d'un fil de Hollywood. Dans le discours qui précède le moment sacré de la messe, il a combiné Terminator, la vie de journalier rural et la figure de Dieu, faisant rire le public à l'unisson. Dans sa métaphore, Terminator représentait la figure de Dieu, car « il nous suit partout et tout le temps, peu importe ce que nous faisons ». « Mais attention ! a-t-il ajouté, lui [Dieu] est bon, il est avec nous, il a même notre odeur. Même si quand j'étais journalier dans des couvoirs à poules, je peux vous dire que je n'avais pas la meilleure odeur ! Mais vous le savez bien, c'est comme le patron, il est toujours là, pour du bon et du mauvais », a conclu le prêtre.

Je me tenais debout, derrière les quelques files de chaises où les personnes étaient assises en écoutant le discours du prêtre. Je me suis précipitée pour sortir mon carnet de mon sac à dos afin de noter ces mots le plus fidèlement possible, car j'ai eu la sensation qu'il y avait bien dans ces paroles le tout à démêler. Revenir sur cette anecdote me permet ici de mettre en évidence la combinaison particulière de principes catholiques, la place du travail agricole dans l'expérience des gens et les rapports des travailleurs avec les patrons, qui se tissent et définissent une manière particulière de regarder le monde et de vivre ce que mes interlocuteurs ont nommé « la fin du tabac ».

Partant de cette anecdote de terrain, je voudrais développer dans le temps qui m'est donné certains éléments centraux de mon travail, ainsi que de sa fabrique. Je reviendrai rapidement sur les résultats des mémoires de licence et de master qui ont permis la construction du premier projet doctoral, certains choix faits à la suite de mon premier séjour de terrain doctoral, ainsi que les principaux apports de la thèse et, enfin, ses prolongements à venir.

L'importance du terrain pour mettre à l'épreuve nos hypothèses

Je voudrais revenir sur les résultats de mes mémoires de licence et de master, car je considère qu'ils constituent des moments centraux pour le cheminement de cette thèse.

Pour mon mémoire de licence en anthropologie réalisée à l'Université de Salta, je me suis intéressée au développement rapide des projets immobiliers à caractère privé et fermé (« *gated community* ») qui se développent depuis les années 2000 au sud-ouest de la ville. J'ai cherché particulièrement à mettre en lumière les liens entre les élites traditionnelles et le développement des projets immobiliers fermés. Pour ce faire, j'ai cherché à mettre en lumière la place des élites historiquement, propriétaires principales des terres rurales, dans le développement des quartiers fermés, en tant que reconversion économique et renouvellement des stratégies pour garder leurs positions sociales.

J'ai été particulièrement interpellée par la vitesse de l'urbanisation à Salta, où l'on observait un remplacement rapide des champs agricoles par des lotissements. Mais ce qui m'interpellait le plus était l'image comparative nette et impressionnante entre ce qui se passait au sud-est et au sud-ouest de la ville. Du côté est, les pauvres construisaient des maisons de fortune, ce qui était étudié par certaines chercheuses locales. Du côté ouest, les classes sociales aisées s'enfermaient dans des quartiers sécurisés et cela n'était pas du tout étudié ni recensé.

Une fois ce travail fini, lors de mon master en anthropologie réalisé à l'EHESS, j'ai voulu continuer à enquêter sur mon terrain au sud-ouest de la ville de Salta, à la lumière de nouvelles questions et d'une nouvelle littérature. Pour ce travail, j'ai voulu approfondir sur les rapports au passé et les mémoires d'anciens travailleurs du tabac, à la suite de la reconversion d'une plantation agricole en quartier fermé du type « *country-club* ». J'ai travaillé particulièrement sur trois trajectoires de vie, afin d'apporter à l'absence

d'informations d'archive que j'ai constatée en ce qui concerne les travailleurs saisonniers et les conditions de fonctionnement des plantations de tabac dans cette zone. Face à cette absence d'information et aux discours commerciaux des quartiers fermés qui présentaient la région comme un espace « vierge », l'ethnographie m'a permis de mettre en lumière une autre histoire.

À la suite de ces travaux, j'ai voulu mettre à l'épreuve deux hypothèses pour mon premier projet de thèse. D'abord, j'ai voulu tester l'idée selon laquelle l'urbanisation à fort caractère fermé que j'avais cartographiée n'était pas un phénomène possible à comprendre en le séparant de l'étude de la reconversion du secteur du tabac, lequel a libéré des terres dans le sud-ouest de la ville de Salta, à la suite de sa concentration ailleurs dans la région. En second lieu, j'ai voulu mettre à l'épreuve l'idée selon laquelle la présence des élites dans ces espaces a marqué non seulement les transformations foncières, mais a également défini en large mesure et historiquement les possibilités et les contraintes des travailleurs agricoles et de leurs familles, faisant de « la fin du tabac » un basculement des modalités de résolution de la vie des gens.

La question guide de mon premier projet doctoral était : comment les derniers travailleurs réorganisent-ils leur vie matérielle et familiale à la suite de la disparition des plantations ? Cependant, mes questions sur la réorganisation des pratiques économiques à la suite des licenciements et de fermeture de la dernière plantation de tabac du village d'étude ont évolué à la suite de mon premier séjour de terrain et de ce qui était important aux yeux de mes interlocuteurs. Là où je voyais la disparition de la source principale de travail et de revenu familial (la plantation) et la redéfinition des parcours du fait que le travail dans les champs n'allait plus de soi, mes interlocuteurs revenaient davantage sur la relation de proximité avec les patrons, la sécurité que le statut de « *péon* » ou travailleur résident leur a donnée et le rôle des patrons dans la vie collective du village, autant pour caractériser le passé que pour décrire un présent d'incompréhension et d'incertitude.

Le langage économique que j'ai cherché lors de mes premiers entretiens en 2016 en posant des questions sur la perte du revenu, la recherche d'emploi et la fin des contrats de travail n'était pas significatif pour mes interlocuteurs de ce que « la fin du tabac » désignait pour eux. Lors des entretiens individuels ainsi que des échanges en groupe, ils privilégiaient des références d'ordre moral pour nommer ce qu'ils avaient perdu avec le départ du patron : un ami, un proche, l'engagement, des relations de longue date, l'espace ouvert de la plantation, le respect de « la tradition ». Enfin, ils parlaient aussi du fait du passage « du patron à la municipalité » pour rendre compte de la disparition de la tutelle du patron et du lien entre le phénomène d'urbanisation et de présence des institutions publiques avec celui de « la fin du tabac ».

Le fait que mes interlocuteurs ne me parlent pas de leur gestion de l'économie familiale face à la faillite des plantations m'a poussé à une première mise en question de mon cadrage analytique. En effet, pourquoi considérais-je que les changements matériels dans les vies des personnes seraient plus importants et significatifs que ceux qui touchent à l'organisation des liens sociaux ou des normes d'ordre moral de la vie commune ? S'agit-il vraiment de dimensions séparées (la vie professionnelle, l'organisation matérielle de la vie et la socialisation) ?

Cet « effet de terrain » m'a amené à faire deux ajustements à mon projet doctoral : j'ai élargi le groupe d'intérêt de celui de six familles de la dernière plantation à tous les habitants d'une partie du village liés historiquement au travail agricole ; et je me suis intéressée davantage aux manières dont l'expérience commune du passé dans les plantations restait présente dans les pratiques quotidiennes des personnes.

Par ailleurs et à la suite de mon travail de terrain charnière entre le master et le doctorat en 2016, j'ai constaté l'importance que les célébrations religieuses ont dans la vie de mes interlocuteurs, ce qui m'a poussé également à ajuster mon projet. Mes interlocuteurs justifient l'importance de ces événements religieux à travers deux raisons principales : le fait qu'ils permettent de sauvegarder ce qu'ils appellent « la tradition » et le fait qu'ils constituent les moments principaux pour continuer à se retrouver, à partager et à maintenir une forme d'appartenance à ce qu'ils nomment « la communauté ». Une communauté qui se constitue dans la mise en relation entre expérience dans la plantation et croyance religieuse. Ce groupe est ainsi plus qu'une communauté de fidèles, dans un sens religieux, tout en mobilisant les références au passé des plantations comme des traits caractéristiques d'une forme de vie locale malgré la disparition du tabac. Les célébrations religieuses semblaient ainsi définir un espace de contact entre le passé et l'avenir qui permet aux habitants du village de faire face au présent d'incertitude, tout en définissant des caractéristiques locales qui les différenciaient des politiques externes et de nouveaux voisins qui s'y installent. Ainsi, bien que bénévoles, participants et organisateurs des célébrations défendent ces événements de par leur caractère immuable et de continuité avec le passé, ceux-là ont dans la pratique un impact concret dans la vie des personnes et participent à la réorganisation de la vie collective du village post-plantation.

Ainsi, l'étude de la pratique religieuse dans sa dimension dynamique et sociale m'a permis de rendre compte de son importance dans la vie des personnes, dans un présent d'incertitude qui redessine également les possibilités d'imaginer l'avenir. Et ceci en comprenant que le statut de la religion n'est ni anodin ni sort de nulle part, car il s'inscrit en continuité avec un passé marqué par l'organisation de la vie commune sous la tutelle des patrons-exploitants. La réorganisation des célébrations religieuses dans l'espace familial de ceux qui sortaient des plantations depuis les années 1970 marque ainsi un premier mouvement d'autonomie vis-à-vis de l'autorité traditionnelle des patrons. Ce mouvement permet aujourd'hui d'envisager plus fortement les projets religieux et les chantiers de chapelles comme des espaces à la fois de continuité au long du processus de changement, que de repositionnement vis-à-vis du mode traditionnel de gouvernement de la vie collective.

À la suite des mémoires et du séjour de terrain charnière de 2016, j'ai entamé la rédaction de la thèse, laquelle portait désormais sur les pratiques des habitants de ce village pour se repositionner socialement face au changement (ce qui disparaît et ce qui apparaît ou la fin du tabac et l'urbanisation) et proposer, par le biais des projets religieux, des modes de gouvernement de la vie commune sans patron et en négociant avec les nouvelles autorités politiques.

Des hypothèses à l'analyse

Après avoir présenté les grandes lignes de l'évolution de cette thèse, je voudrais revenir sur trois apports centraux de ce travail : l'analyse de la plantation comme mode de gouvernement ; la proposition de penser les projets religieux comme projets politiques ; et enfin, la dimension internationale de ma formation et de l'enquête.

La plantation comme mode de gouvernement

Du fait de la place de pouvoir occupée par les patrons-exploitants, ainsi que des référents dans l'organisation collective de la vie, j'ai proposé de repenser le rapport d'interdépendance patron-travailleurs plutôt comme un lien de gouvernement patron-habitants. En effet, j'ai constaté dans mon terrain que les patrons de tabac ayant eu des

travailleurs résidents ont rapidement occupé une place importante non seulement dans la vie familiale des travailleurs, mais également dans celle d'autres habitants, par le biais de pratiques de médiation institutionnelle, de tutelle religieuse et de définition des aménagements et d'amélioration du village. J'ai défendu ainsi l'utilisation du concept de « mode de gouvernement » afin de mieux saisir les enjeux d'autorité en ce qui concerne la gestion des ressources, les rôles d'autorité légitime et le pouvoir de décision dans la vie commune. En dehors des études centrées sur l'État et l'institution, j'ai cherché à mettre en lumière le caractère politique du rôle d'autorité des patrons, du fait qu'ils ont structuré largement les opportunités et les contraintes des habitants, tout en élargissant les apports des études sur les rapports productifs d'interdépendance qui ont pensé les plantations comme des espaces fermés sur eux-mêmes.

Les projets religieux comme projets politiques

L'analyse du religieux que j'ai nommé « par ses marges » m'a permis de mettre en avant des caractéristiques des célébrations catholiques centrales à la vie collective du village, en dehors de leur aspect sacré, mais sans pour autant minimiser les pratiques rituelles et les croyances catholiques de mes interlocuteurs. J'ai défendu que le caractère collectif propre au rituel qui structure la célébration produit une articulation tout à fait singulière entre des moments rituels, des moments festifs et des définitions pratiques du politique. Pour cela, j'ai proposé une approche du politique qui met l'accent sur les pratiques concrètes qui produisent la vie collective, les formes collectives d'être au monde et des actions pour faire le monde.

La dimension internationale de ma formation et de l'enquête

Une double formation doctorale, en Argentine et en France, m'a permis d'approfondir les échanges avec des collègues de ce que j'ai nommé « les deux côtés de l'étang », pour faire référence à l'océan Atlantique. Cette dimension internationale de ma formation a été parfois une difficulté, mais a été également ce qui m'a permis de construire mon approche et de défendre un dialogue des auteurs, des thématiques et des perspectives théoriques qui ont pu me sembler parfois trop éloignées en termes d'aire culturelle ou de cadre disciplinaire.

Une formation fortement théorique propre à l'anthropologie argentine et latino-américaine, ainsi qu'une approche ethnographique construite dans un long parcours de formation en anthropologie m'ont permis de proposer de dépasser d'anciens débats sur les rapports Nord-Sud dans les sciences sociales ou sur une approche à partir d'aires culturelles, ce qui me semble infécond et éloigné de la réalité actuelle. Les aller-retours entre l'Argentine et la France m'ont permis d'apprendre la gymnastique de la proximité et de la distance autant en ce qui concerne l'expérience de terrain que des écoles et des approches théoriques. Si j'ai eu une excellente formation dans l'université publique argentine sur les théories européennes et les questions classiques sur la distanciation de nos terrains, nos interlocuteurs et nos présupposés, je n'ai expérimenté l'expérience de « l'exotisme » qu'en partant poursuivre ma formation en France. Cela a été à partir de mon master que j'ai expérimenté le séjour classique de terrain, loin et dans une autre langue. De même, relire des auteurs classiques en français lors de ma formation en master, tout en étant socialisée aux structures académiques françaises, m'a permis de défendre une approche critique qui a été possible de part mon origine et ma formation initiale dans le « Sud global ». Ce parcours a nourri ainsi une approche particulière, mettant en relation des bibliographies diverses, valorisant des propositions analytiques et théoriques de deux continents, réfléchissant aux atouts et différences entre les

institutions où l'on se forme et aux écoles nationales. Mon approche particulière a été celle de chercher à dépasser la séparation entre le Nord et le Sud en relation avec l'objectif scientifique, la capacité à la théorisation et à la généralisation, la distance avec le terrain et le positionnement des écoles dans le paysage académique global.

L'après-thèse : des pistes à prolonger

Enfin, comme annoncé, je voudrais clôturer mon discours en revenant sur certaines pistes de recherche qui pourraient être prolongées à partir du travail de thèse, autant pour des publications ultérieures à partir de mon enquête que sur d'autres possibles terrains. Je voudrais évoquer particulièrement trois pistes, en relation avec les apports de la thèse : le potentiel analytique de l'étude d'espaces périphériques ; les projets religieux comme une forme de faire politique au féminin ; et l'incertitude comme approche analytique permettant de repenser la dimension économique de la vie sociale.

Le potentiel analytique des espaces périphériques

Dans la thèse, j'ai fait une critique des approches urbaines qui parlent de « périphérie ». Au contraire, j'ai défendu l'intérêt analytique de mon cas d'étude du fait de son caractère périphérique. Cette caractérisation de « périphérique » se construit pour moi à trois niveaux. D'abord, la zone sud-ouest et précisément le village d'étude constituent une périphérie de la ville, de l'espace dit urbain. En second lieu, la zone sud-ouest constitue une périphérie productive, étant en dehors du noyau historique de production du tabac. Enfin, et en conséquence de ces deux caractérisations périphériques, la zone sud-ouest fait partie de ce que j'ai appelé la périphérie académique, en tant qu'il s'agit d'une région délaissée par les études locales, autant sur le changement productif, la question foncière, l'urbanisation et la recomposition sociale. Cependant, j'ai soutenu que ce type de cas périphérique a tout son intérêt analytique, dans la mesure où il nous dévoile les multiples échelles qui interviennent dans les processus de changement (ce que j'ai nommé la restructuration, la reconversion et la reconfiguration), et les liens que les espaces productifs ont avec les espaces dits urbains.

Les projets religieux comme une forme de faire politique au féminin

Dans la thèse, j'ai montré comment les projets religieux deviennent des espaces où les personnes se disputent le pouvoir de décision. Ce positionnement est lié à la quête d'autonomie des locaux face aux acteurs dotés d'une autorité, issus de la politique institutionnelle, et aux changements socio-territoriaux qui troublent la définition et l'identification sociale. Dans le cas des organisatrices de projets religieux, leurs réputations individuelles s'articulent à la réputation de leurs projets et légitiment une position de pouvoir, à la fois vis-à-vis des habitants, des Vierges et de nouveaux interlocuteurs politiques. Dans la pratique religieuse catholique, ce sont les femmes qui sont très largement responsables des tâches mineures, mais essentielles à la tenue des messes et des célébrations. Ces tâches rappellent celles assurées dans l'espace de la maison. Par ailleurs, dans les plantations, les femmes ont assuré une main-d'œuvre essentielle, mais négligée par les hommes et les patrons.

Les deux cas des célébrations religieuses étudiés dans la thèse pourraient être étendus à d'autres chantiers des chapelles dans la région, afin de nous demander dans quelle mesure la possibilité d'occuper une place de représentation importante dans la vie religieuse rurale, en dehors de l'institution catholique, constitue pour les femmes une

modalité particulière à faire de la politique, dans le sens de « politiké » comme gouvernement de la communauté.

L'incertitude comme approche analytique permettant de repenser la dimension économique de la vie sociale

Enfin, je soutiens que le traitement ethnographique de la notion d'incertitude peut apporter aux dialogues théoriques critiques sur la définition analytique et native de l'économie, sur les processus de recomposition sociale et les manières dont les personnes définissent et redéfinissent, dans des configurations sociales précises, ce qui est le nécessaire à la vie et à la vie commune. Dans le cas étudié, ce que j'ai nommé « le nécessaire à la vie » était constitué pour les personnes par la maison et le travail, les deux ayant été historiquement assurés par le patron de la plantation, donnant ainsi aux familles un « socle de certitude ». Actuellement, ce sont les projets religieux qui répondent aux « besoins » de « la communauté », réinventant ce qui est le « nécessaire à la vie collective ». Ainsi, c'est le passé érigé comme expérience commune et unique (la vie dans la plantation) qui devient la ressource clé autour de laquelle le cadrage religieux du monde peut redonner aux gens de la certitude (plus ou moins relative) dans le moment de changement. Je soutiens le besoin de repenser les notions de certitude et d'incertitude à partir des explications natives, afin de mieux comprendre les manières dont les personnes expérimentent et définissent le nécessaire à la vie, la bonne vie et la bonne vie collective, dans un monde globalisé, où de forts changements productifs ont lieu dans les espaces ruraux et où la valeur sociale de la politique électorale est fortement mise en question. Cette proposition fait sens enfin dans une approche de théorisation ethnographique, que j'ai défendue dans la thèse.